

SEMINAIRE LOM

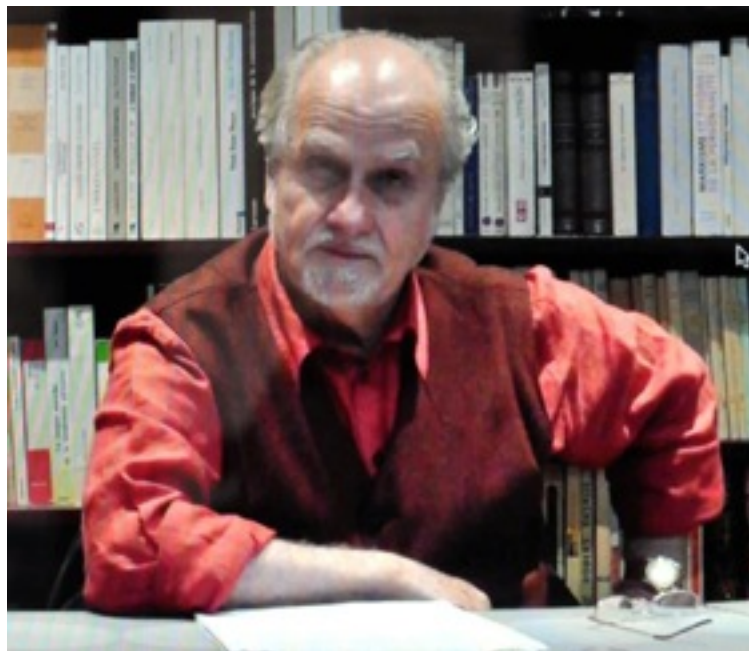
2012 - 2013

LA PRATIQUE CLINIQUE

DE JACQUES LACAN

(II)

Séance courte et temps du rêve (2/2)



Patrick VALAS

Octobre 2012

Transcription : Cécile CRIGNON

Graphorismes : Christian DUBUIS SANTINI

Il y a du psychanalyste mais il n'y a pas un psychanalyste. C'est donc une rêverie hystérique de penser qu'il y en a au moins un. Cela dit on ne va pas se plaindre parce que si elles viennent nous voir, elles nous font croire que nous sommes psychanalystes et, il ne s'agit pas de les croire, mais enfin, ce n'est pas désagréable d'avoir des personnes qui vous mettent dans cette position-là.

La psychanalyse a commencé à exister à partir du moment où:

Freud découvre qu'il y a un dire interdit.

Inter-dit ça veut dire entre les dits, qui est à entendre entre les dits mais qui est aussi à lire entre les lignes. Alors ces deux notions de *dit* et de *dire* sont souvent très difficiles à séparer quand on en parle parce qu'au fond :

⇒ **les dits**, on comprends que ce sont les choses qui sont dites;

⇒ mais **le dire** peut se référer soit à l'acte d'énonciation d'un sujet, soit au contraire dire autre chose qui est un évènement.

Alors je vais vous donner un exemple pour que vous saisissiez la chose: quand De Gaulle lit son *Appel du 18 juin*, il dit quelque chose mais ça fait un évènement, donc il y a un dire dans ce qu'il dit qui va changer le cours de l'histoire, en tout cas pour la France sous l'occupation. Voilà comme il faut entendre **cette dimension de dire comme étant une touche du réel** et donc ce n'est pas tous les jours quand on parle que l'on dit des choses qui font évènements. Voilà, sinon la plupart du temps, c'est un peu du blablabla les dits.

Ce *dire interdit* Freud le nomme comme il peut:

L'inconscient

Alors ça prête à toutes sortes de confusions parce qu'au fond, c'est un terme qui est utilisé dans d'autres domaines et on voit aussi comment ailleurs on s'en empare aujourd'hui. Par exemple en philosophie. Seulement ça n'a rien à voir avec la définition freudienne de l'inconscient que je reprendrai un peu plus tard. Il faut faire la distinction entre :

⇨ le **savoir**

⇨ et la **connaissance**.

La connaissance, au fond, on pourrait dire comme ça que c'est de l'information. On dirait de quelqu'un qu'il est cultivé parce qu'il a beaucoup lu et qu'il connaît beaucoup de choses, et une méconnaissance liée à un défaut d'informations, ça ne se recouvre pas avec ce qu'on appelle l'inconscient. Mais je vous en parle d'emblée parce que ce sont des choses qui se véhiculent dans la doxa et dans les journaux. Donc c'est un terme qui en principe maintenant appartient à la psychanalyse, c'est même un concept fondamental de la psychanalyse, et en même temps ça reste encore... Par exemple Jung, il parle aussi de l'inconscient mais ce n'est pas l'inconscient freudien, ça il faut le savoir, parce que j'ai déjà discuté avec des personnes qui sont proches des théories de Jung et peut-être que je pourrais en dire les grandes différences.

Dire qu' :

Il y a un refoulement originaire qui n'est jamais levé.

C'est dire qu'il y a un trou dans tout les savoirs. Il n'y a donc aucun discours qui peut prétendre faire monde avec son propre discours, y compris celui de la science.

C'est à dire que la science attrape des bouts de réel mais ça fait pas l'univers. Et compte tenu de la marge de la science actuellement qui va de plus en plus vers le réductionnisme, on ne s'y retrouve pas. Autrement dit *la science, c'est aussi un fantasme* - si vous allez dire ça à Saclay, vous risquez d'avoir des histoires! - c'est-à-dire que le réel pour les parlants que nous sommes, on ne peut jamais l'atteindre.

C'est ce que dit d'ailleurs le théorème de Gödel, en ces termes, dans tout système formel il y a toujours une part d'indécidable et d'indémontrable.

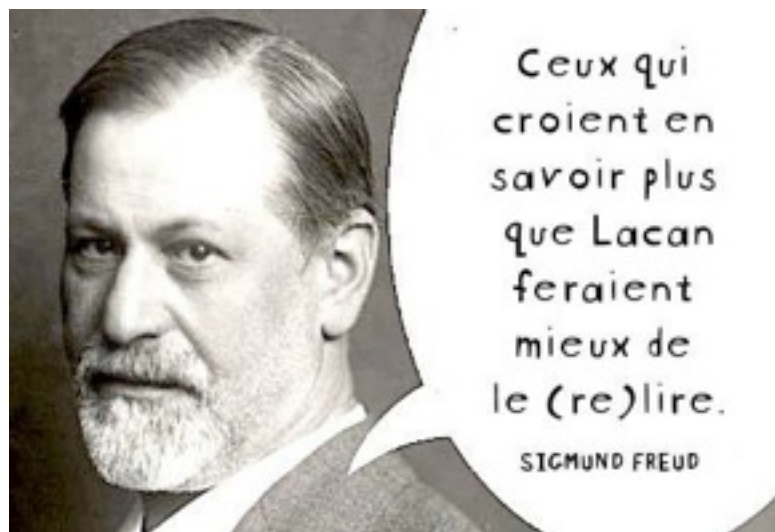
Ça a été repris par Lacan bien entendu qui a chopé ça en cours de route.

L'inconscient que Freud situe dans sa première topique - c'est plutôt de ce côté-là que je me situe - entre perception et conscience, *cet inconscient est constitué des traces mnésiques que laissent les premières expériences perceptives du sujet aux premiers moments de sa vie* et Lacan va rentrer là-dedans avec son axiome bulldozer pour dire que :

L' inconscient est structuré comme un langage.

Son retour à Freud n'est pas une simple relecture avec des commentaires, c'est vraiment une tentative de retrouver le sens originare de la lettre de Freud. C'est-à-dire que même Freud, à son insu, a fait émerger un certain nombre de dires, des points de réel, qu'il ignorait d'une certaine façon et c'est ça qui est fondamental. Il est arrivé à faire passer dans son oeuvre un nouveau savoir tout en ne le sachant pas. Alors je dis ça parce qu'on voit des Onfray qui se précipitent pour dire qu'il a trafiqué ses notes, trafiqué ses cas cliniques et tout ça, alors qu'il fallait aller justement chercher les pépites qui sont dans Freud. Et moi j'insiste beaucoup pour que nous travaillons sur :

Le couplage Freud-Lacan



On ne peut pas travailler Lacan sans revenir tout le temps à Freud et on ne peut pas lire Freud, sans se servir aussi de Lacan, et ça marche très bien. À chaque lecture nouvelle on découvre des choses.

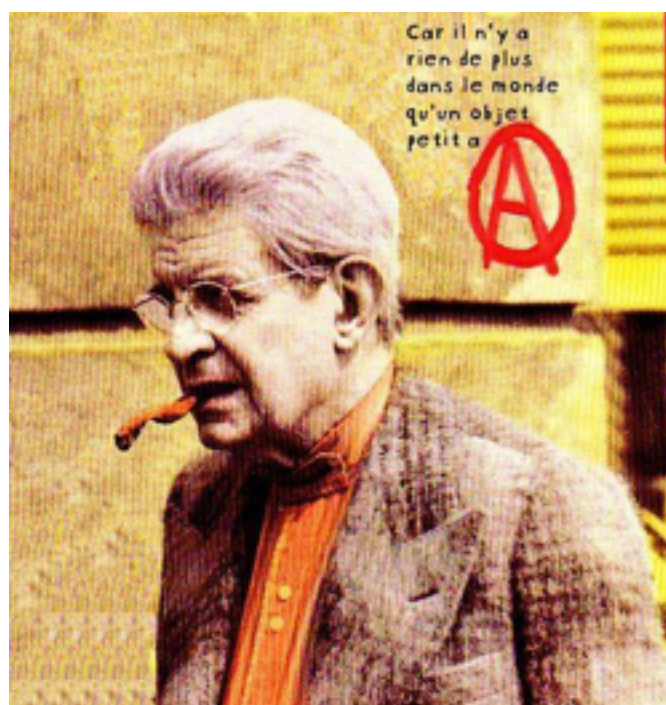
Lacan s'autorise de cette définition à partir des 3 premiers grands ouvrages fondamentaux de Freud que sont

L'interprétation des rêves, Le mot d'esprit dans son rapport avec l'inconscient et Psychopathologie de la vie quotidienne. Trois grands ouvrages où on peut vraiment lire sans difficulté que pour Freud, l'inconscient est structuré comme un langage.

Dès la première séance d'ouverture de son séminaire au public, en 1953, Lacan annonce comment il procède dans son enseignement mais aussi ce que va devenir sa pratique. Alors, je le cite:

« Le maître interrompt le silence par n'importe quoi; un sarcasme, un coup de pied, c'est ainsi que procède dans la recherche du sens un maître bouddhiste selon la technique zen. Il appartient aux élèves eux-mêmes de chercher la réponse à leurs propres questions, le maître n'étant là que pour leur donner une indication au moment où ils sont entrain de trouver la réponse aux questions qu'ils se posent. »

**Lacan situe son enseignement
comme étant en dehors de tout système**



Un refus calculé de tout système - parce qu'il découvre un pensée en acte et en mouvement perpétuel, qui fonctionnent sur plusieurs registres; comme Freud d'ailleurs, qui passe son temps à faire des allés et retours dans ses avancées théoriques. Et, c'est une erreur de penser qu'il n'y a que des mots usés chez Freud comme on l'entend dire actuellement par certaines personnes: « Freud est dépassé ».

Il en est de même avec la **pratique**. On peut dire que Lacan définit des **modes d'intervention** dans sa pratique...:

⇒ **interprétation**;

⇒ **levée des séances** qui sont des interruptions;

⇒ **scansion suspensive**;

⇒ ou **ponctuation**.

...qui relèvent de **la coupure** et c'est en rapport à **l'écriture**; on fait des traits, on coupe dans le texte pour lui donner un autre sens. Ce sont des coupures qu'il effectue dans le texte de l'analysant.



Avant d'aller plus avant, il faut que je revienne à un texte premier de Lacan, qu'il a rédigé en 1945, au sortir de la guerre - c'est important de le savoir parce que le contexte compte - qui est une clef pour la compréhension de sa pratique spécifique. Ce texte s'appelle *Le temps logique et l'assertion de certitudes anticipées*. Je vais le simplifier au maximum mais quand on va le lire de près c'est assez difficile.

C'est un directeur de prison qui convoque trois prisonniers et qui leur dit :

« - Je vous offre la possibilité d'être rendus à la liberté, si vous acceptez de vous soumettre à l'épreuve que voici: Je dispose de 3 disques blancs et de 2 disques noirs et je vais placer un de ces disques dans le dos de chacun de vous, sans qu'il sache duquel il s'agit et il aura la possibilité de regarder pour les 2 autres prisonniers. Vous n'avez pas le droit de communiquer entre vous. Et le premier qui aura trouvé la solution - c'est-à-dire qui aura identifié la couleur qu'il a dans le dos - sera libéré. Il faut que vous me donniez une réponse logique et pas simplement qui relève de la probabilité ou de la simple intuition ».

Les trois prisonniers s'observent et au bout d'un certain temps, ils sortent ensemble. Et chacun séparément donne la réponse suivante au directeur de la prison - Vous voyez le contexte de la prison c'est un peu curieux, et je pense que c'est lié bien sûr au contexte de la guerre; et c'est peut-être une réponse à Sartre, qui avait écrit un texte, je me souviens plus lequel, où il dit qu'il n'y a pas de plus grande liberté que d'être entre les quatre murs d'une prison. Ce qui est quand même un peu une provocation de l'époque! - Donc voilà, chacun des prisonniers va dire la même chose:

⇨ Premier temps, ce qu'on appelle **l'instant de voir**, qui est l'instant d'intuition comme ça, on jette un coup d'oeil. Il se dit voilà, je vois en face de moi 2 blancs donc je suis ou blanc ou noir, qu'est-ce que je peux faire pour le savoir? Peut-être que si je m'avance vers la sortie, si j'esquisse un geste - un peu comme au poker, on bluffe un peu- si j'esquisse un geste vers la sortie je vais apporter quelque chose de nouveau dans ce que je vois. Et effectivement, il va vers la sortie et les 3 personnages font la même chose. Il s'arrête.

Première scansion suspensive.

⇨ Et il se dit, il se met à réfléchir - **le temps pour comprendre** - il faut qu'il comprenne pourquoi. Il se met à raisonner. Et il se dit:

« - Voilà, au fond il y a une probabilité que nous ayons la même couleur. Cependant, si par exemple j'étais noir et que le prisonnier numéro 2 faisait le même raisonnement que moi et que nous avons tous deux un disque noir, le troisième aussitôt voyant deux disques noirs aurait la certitude qu'il a un disque blanc et par conséquent prendrait la sortie. Or il n'en fait rien! »

Ça veut dire qu'il y a moment d'arrêt absolu.

Deuxième scansion suspensive dans le mouvement de sortie.

⇨ A ce moment-là le prisonnier se dit:

« - Il faut que je sorte tout de suite parce que les autres vont me doubler et je n'arriverai pas le premier! »

Et les trois prisonniers se hâtent vers la sortie, chacun ayant fait exactement le même raisonnement que lui. Ce qui démontre l'intuition du départ, et par conséquent il ne faut

pas être en retard sur les autres sinon on se trompe, et voilà comment ça se solutionne; c'est un **sophisme**. Alors comme dans tout sophisme, il y a une erreur de raisonnement; il y a un piège là-dedans, il manque un truc.

Donc le dernier temps, c'est **la hâte de conclure dans une certitude anticipée** d'être blanc, et donc il faut faire le geste de sortir pour conclure.

Lacan reprend le sophisme qu'il étudie d'une façon très compliquée, très développée, mais je le simplifie, là, comme ça, pour nous aujourd'hui.

Il va dire que si on tient compte non pas du mouvement qui existe, mais des motions suspensives alors on intègre le temps dans un procès logique qui n'est plus du même registre qu'un simple procès chronologique.

Le sujet va pouvoir conclure au terme d'une véritable **expérience logique**, vous voyez c'est tout l'horizon de ce que peut être une logique du signifiant, de la chaîne signifiante, pour lequel chacun de nous a à se repérer là-dedans.

Lacan ne parle jamais de séances courtes mais de :

Variantes de la cure type

... où il ironise bien entendu parce qu'il va dégommer ce truc là, la « cure type », bien entendu. La « cure type », c'est celle qui est en usage à l'*Association Internationale de Psychanalyse* à l'époque, qui se définit à partir de règles immuables qui fixent ce qu'ils appellent « le cadre ». Quand

vous allez voir ces gens-là, avec eux, vous êtes « encadré », même si entre eux, ils ne peuvent pas s'encadrer, comme c'est le cas de pratiquement tous les psychanalystes de toutes les institutions psychanalytiques pour une raison qui est toute simple, c'est que :

Les analystes sont des épars dépareillés.

... en quelques sortes. Ils ont un mal fou à faire groupe parce qu'ils sont des **chacun-uns** et c'est très difficile de faire du collectif; encore que Lacan avait cette vision, il était un peu optimiste: *comment faire un corps avec une foule?*

Ça n'a jamais été repris par les groupes analytiques mais c'est très intéressant parce que c'est une façon de traiter le nombre. Et justement, dans cette apologue dont je vous ai parlé, c'est une tentative d'essayer de mettre en route un fonctionnement du traitement du groupe par le nombre; y compris le travail en cartel et des choses comme ça, pour éviter les effets de foules. Dans cette IPA, Il y a 3 ou 4 séances par semaine, d'une durée de 50 minutes minimum et c'est donc une référence purement horlogère, c'est **le temps d'exactitude**.

Il y a 3 ou 4 trains par semaine, pour aller nulle part mais ils arrivent toujours à l'heure. C'est comme ça que ça se passe.

Les « variantes de la cure type » bien entendu désignent les fameuses **séances courtes** qui sont condamnées sans appel et pratiquement depuis le début, Lacan est dans le collimateur... Et c'est comme ça à l'IPA, vous pouvez dire tout ce que vous voulez, tout monde s'en fout, on est très tolérant, chacun a

ses petites théories dans son coin; il écrit, il publie, toutes les variantes théoriques sont acceptées, c'est pour ça que ça marche pour eux en tout cas, à condition - et là aussi j'ironise - de porter un costume gris, la cravate assortie; et quand on est didacticien, d'avoir un bureau avec pas trop de fantaisies à l'intérieur parce qu'il ne faut pas que l'analyste laisse transparaître quelque chose de sa personnalité, sinon l'analysant - enfin ils disent pas « analysant » - le « patient » va être influencé.

J'avais un très bon copain qui était en analyse chez quelqu'un de très connu de l'IPA; il m'a dit que les 10 premières années de son analyse il n'avait non seulement jamais entendu son analyste dire le moindre mot, jamais, et en plus il le voyait pas parce que son analyste ouvrait la porte comme ça, et ensuite il allait s'asseoir derrière le divan et quand l'analyste avait fini il se mettait derrière la porte, il le voyait pas!

Moi, après mai 68, j'étais à bout de souffle. Je m'étais un peu frotté à quelques ipaistes; soit des psychanalystes bien installés, soit ce qu'on appelait à l'époque des « psychanalystes en formation ».

Alors déjà « psychanalyste en formation » c'est quand même très suspect parce qu'au fond, quand on devient analyste c'est une déformation continue de la structure tout le temps :

**Il n'y a pas de formation de l'analyste,
il n'y a que des formations de l'inconscient.**

... à analyser bien entendu. Donc je travaillais avec eux parce que j'étais assistant dans un service de psychiatrie qui avait

une orientation plutôt du côté analytique et on faisait des groupes, ce qu'ils appelaient « des groupes de parole ». J'étais absolument sidéré parce qu'ils n'écoutaient pas ce que disaient les patients. C'était des gens très gentils - il faut pas croire - et aux synthèses, quand on avait des synthèses, on parlait de ce qui s'était passé dans un groupe du matin, on blablatait, on racontait un peu les choses de la journée; ils tenaient entre eux des propos contre-transférentiels. Je les entendais dire : « ah oui tel patient m'a beaucoup ému, je trouve qu'il souffre beaucoup, il me rappelle une cousine éloignée ou un oncle. » enfin des choses comme ça, moi je trouvais ça absolument obscène, parce que je me disais mais qu'est-ce que c'est que ça? Alors vous voyez **le contre-transfert** ce que c'est, c'est ça que ça veut dire, c'est contre le transfert.

A l'époque, on en était pas encore à la **psychologisation galopante** que l'on a aujourd'hui où là, il n'y a plus de discours politique; tout le monde est catégorisé dans des trucs psychologiques, on a un président « normal », on a nos « pervers narcissiques » et on est pris dans une **typologie comportementaliste** avec un retour d'une clinique phénoménologique, vraiment c'est terrifiant.

Moi je trouvais - puisque j'en parle - qu'ils étaient à côté de la plaque. A côté, ça veut dire pas du tout à côté, ça veut dire qu'ils étaient très loin de la plaque, parce que quand on est sur la plaque, ça peut quand même un peu bouger. Et, sachant la réputation sulfureuse de Lacan à cette époque-là, parce que déjà à l'époque, on en parlait comme d'un monstre, lui, il enseignait:

Ce que parler veut dire.

Ce que parler veut dire n'est pas communication mais choses à dire d'abord qui ont des effets et des conséquences.

« Ça parle » disait-il:

Ça parle donc se jouit.

Dont le sujet bien entendu ne veut rien savoir et c'est un mystère du corps parlant. Pour lui, le **parlêtre** - bien sûr ce terme est venu plus tard, mais je le dis ici - le parlêtre que nous sommes, tout est l'effet de :

L'ek-sistance



Alors je l'écris en deux mots, c'est un terme qui a été emprunté à Heidegger et qui signifie que c'est hors du site du langage. Ça ek-siste au langage, c'est hors de son site, c'est ça que ça veut dire.

La structure réelle se disperserait en une poussière de tores, ce sont en gros les structures élémentaires de la parenté si vous voulez, si elle n'était pas liée par le symbolique, c'est à dire le signifiant, dans sa rencontre contingente avec un corps vivant.

Vous voyez il y a un nouage qui se fait entre cette structure qui est liée par le signifiant à un corps vivant, dont on ne sait pas très bien ce que c'est, un corps vivant.

Ça c'est absolument implacable. Nous sommes les seuls animaux parlant de toutes les espèces animales sur la planète, on ne sait pas pourquoi. Le seul point où on trouve peut-être une indication chez Lacan, il dit qu'il y a peut-être une affinité du corps humain avec le langage, donc on ne sait pas pourquoi nous sommes les seules animaux parlant.

Pour moi, rencontrer Lacan ça a été une bonne rencontre au sens de fortune, si vous voulez, puisqu'il offrait une voie de secours aux gens essoufflés comme on dit, on était nombreux à l'époque, très nombreux.

**Pas moyen de me suivre
sans passer par mes signifiants.**

Quand j'ai entendu ça, je me suis dit : « toi, je vais te suivre mais non seulement je vais te suivre mais je vais apprendre ta langue. » Et quand je l'ai entendu dire encore autre chose de tout à fait fabuleux :

**Il n'y a pas de rapport sexuelles
sauf entre les générations voisines.**

Là, je dois dire que ça m'est tombé sur la tête. J'ai entendu ça un peu de travers mais j'ai eu une petite intuition que c'était peut-être pour ça que ça marchait pas bien entre les hommes et les femmes, et qu'on passe nos journées à ne parler que de ça. C'est vrai que Lacan à son séminaire, comme il le disait, il nous donnait des coups de massue sur la tête et s'étonnait d'ailleurs de voir une assemblée de 800 personnes l'écouter, bien tranquillement alignées sur les bancs. Je suis allé lui demander une analyse à ce moment-là, et je n'ai jamais regretté parce que c'était sans équivalent.

Sans équivalent, c'est au sens mathématique que je dis ça, ça ne veut pas dire qu'il était le seul analyste, ni le meilleur, y'en avait des très bien sur la place de Paris.

Mais qu'il était le seul à enseigner qu'il n'y a pas de rapport sexuel - de sorte que le réel ne peut pas s'écrire et qu'il y a un trou dans tous les savoirs et il mettait ça en jeu dans sa pratique.

On peut dire qu'avec lui, on était bien servi. Menu gastronomique à tous ses séminaires; qu'il comparait à un restaurant universitaire où il nous donnait à manger du foin pour qu'on l'avale et qu'on le recrache comme le chien de l'écriture. Quant à sa pratique, c'était un découpage en rondelles, dans la cure, dans les contrôles, comme dans ses présentations cliniques. Et puis vous connaissez tous l'effet de cisailles dans votre compreneire quand vous lisez ses *Ecrits*, calculés pour être illisibles et « pas-à-lire » - qui est un véritable concept - afin, disait-il, de pouvoir ne pas être détourné par le commerce culturel. Il était très sensible à ça, on oublie ça aujourd'hui avec nos publications.

On en a tellement dit sur lui et ça continue que je ne vois pas pourquoi je ne vous donnerai pas ma version à moi, ça fera un petit crincrin supplémentaire dans tout ce qu'on dit de Lacan, sur sa pratique justement, qu'il justifie tout le long de son enseignement, si on le lit bien. Et quand il a inventé sa procédure de la passe, les premiers qui ont été mis sur la sellette des autres analystes, ce sont ceux qui étaient dans les jurys d'agrément et qui entendaient dans la passe - la plupart du temps c'était surtout des analysants de Lacan - parler de la pratique de Lacan. A tel point - j'ai eu des témoignages de ça - un passeur venait dire « voilà tel analysant a dit telle chose et telle chose » et Lacan s'arrêtait et disait « comment j'ai pu laisser passer un truc comme ça? ». Il a été jugé là-dessus, c'était lui qui se mettait sur la sellette d'abord.

Alors, je vais plutôt témoigner de la façon - c'est peut-être un peu osé - dont nous pratiquions tous les deux. Donc, je ne sais pas comment il faisait avec les autres. Comment nous pratiquions, comment j'ai pu comprendre ce qu'il faisait en vous rappelant que j'avais dit la dernière fois que :

L'analysant est lié au couple analysant-analyste.

Ce que je vais dire là, ça concerne tout type d'analyse avec n'importe qui. En tout cas, ceux qui se situent dans le champ de l'enseignement de Lacan et de Freud.

Moi, il y a une qualification que j'aime pas, c'est « analysant de Lacan »; comme on en dresse des listes régulièrement depuis 30 ans pour faire des commémorations soit de sa naissance soit de sa mort. Alors c'est tous les 10 ans, bon on a fêté le centenaire, on a du temps devant nous. Les analysants

de Lacan, on leur envoie des lettres pour qu'ils viennent témoigner de ce qu'il leur est arrivé avec lui.

Vous voyez dire « analysant de... », ça voudrait dire que l'analysant serait le pur produit de tel analyste nommé.

D'une certaine façon, il n'y serait pour rien. Alors je peux comprendre ça dans d'autres disciplines effectivement, dans des écoles ou avec certains maîtres dans certaines disciplines, on est formé par quelqu'un ; mais là, non. L'analyste c'est un analyste, il fait comme il peut avec son analysant et l'analysant fait son analyse avec lui. Donc je préfère l'expression « j'ai fait une analyse avec... ».

J'ai fait une analyse avec un type, qui se disait psychanalyste, nommé Lacan, dont je ne sais pas grand chose et même rien d'ailleurs, n'ayant jamais eu à faire à lui en dehors de la cure et des contrôles, je ne connais de lui que des ragots. Ils sont tous vrais les ragots, ça ne veut pas dire qu'ils sont réels. Lacan donnait au ragot dans le collectif le même statut que l'association-libre dans la cure. C'est intéressant ça quand même.

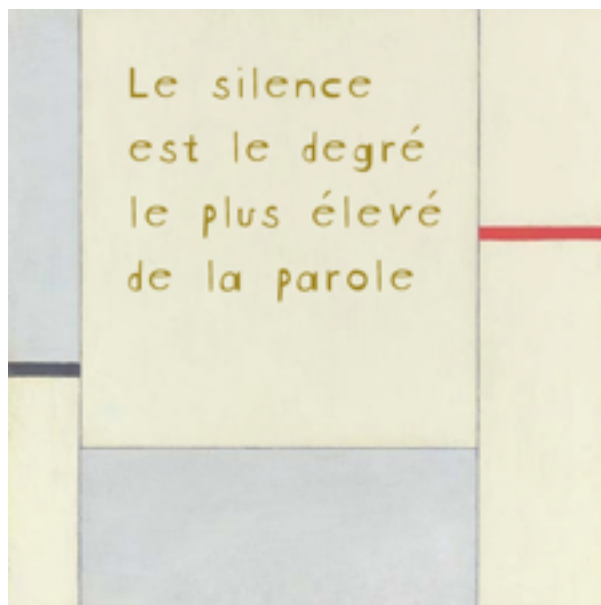
Donc moi, comme analysant au travail et lui, comme analyste, comme tenant lieu de la cause du désir. Il se prétend bien sûr à dépendre de ce que je lui disais. C'est comme ça que ça se passait. Et sur le mode d'une présence-absence que je peux qualifier maintenant parce que ça m'interrogeait beaucoup à l'époque d'un terme qu'il a inventé à l'occasion de son séminaire sur *L'éthique de la psychanalyse* :

Extime

*C'est pas une relation intime, c'est une relation extime,
c'est-à-dire quelque chose de très proche et de très étranger.*

Quand on était avec lui, sa présence était quelque chose comme ça, il était très proche et très étranger. Et en même temps c'était un homme qui fonctionnait, partout d'ailleurs, c'est pour ça qu'on le décrit comme quelqu'un qui s'énervait; c'était une véritable plaque sensible. Dès qu'il y avait un mot qui sortait, il réagissait tout de suite. Il intervenait avec beaucoup de prudence, beaucoup de tact, et je le trouvais très gentil.

Il jouait de la voix, ça il savait le faire, il jouait de la voix, pas seulement du ton mais de la modulation de la voix en jouant aussi du silence.



Donc j'ai fait mon analyse avec lui et malgré lui, et je pense que pour tout le monde c'est pareil, avec n'importe quel analyste.

Quand je parle de Lacan en dehors de cette pratique, je ne parle pas de la personne, je parle de son texte. Je ne peux pas parler de sa personne. On peut toujours me dire - et ça continue d'ailleurs aujourd'hui - qu'il était hors-service, paraît-il, les deux dernières années de sa vie; moi ça me glisse comme de l'eau sur les plumes d'un canard. Pourquoi? Eh bien, pour le paraphraser, parce que Lacan-Valas ne sont pas couplés dans l'être; c'est par la lettre qu'ils ont trouvé dans l'autre que comme êtres de savoir, ils procèdent deux par deux dans un autre supposé qui n'existe pas.

Donc j'ai fait mon analyse avec lui et malgré lui. Et je l'ai suivi, puisqu'il disait aussi de faire comme ça, et c'est aussi ce que dit l'analysant à son analyste, je l'ai suivi *en passant par ses signifiants* et réciproquement, jusqu'au jour où j'ai perdu sa trace et probablement lui à mon endroit de la même façon. Au fur et à mesure de ce travail, je disais qu'il y avait quand même quelque chose *sans équivalent* - il y avait le séminaire, il y avait les textes qu'on travaillait, il y avait comme ça un contexte très important - J'ai appris une *langue nouvelle*, celle qui était la sienne, qu'il inventait et je l'ai appris au détriment de ma langue maternelle.

C'est toujours comme ça dans toute analyse; dès qu'on commence à parler de ses souvenirs d'enfance dans une cure ou qu'on les écrits éventuellement dans un livre, on passe d'une langue à une autre.

Ça a été jusqu'à un extrême - je peux le dire comme ça - où pendant un temps je me suis retrouvé agrammatique, asyntactique, dysorthographique et presque dyslexique. Et pour moi c'était pas calculé comme lui, parce que lui, c'était

calculé. Petit à petit on se récupère quand même, il ne faut pas exagérer.

Mon intitulé « Séance courte et temps du rêve » implique une homologie de la temporalité du rêve avec celle de la séance où justement les instances du temps - les scansions interprétatives- sont intégrés à un procès logique.

On ne peut pas dire « j'ai rêvé de telle heure à telle heure », pour les séances c'est pareil. Et au fond, les analysants eux-même finissent par régler leur temps de séance. Et surtout, comment ils l'interrompent. De toute façon cette chose là est importante à comprendre:

Que nous dormions ou que nous soyons réveillés,
l'hypothèse de l'inconscient suppose
qu'on passe son temps à rêver.



Il n'y a pas de réveil. Très peu. De temps en temps en cas de décès. On va aux enterrements, on fait des rites funéraires. Là, on a le sentiment qu'on est mortel; c'est un réveil. On sent qu'on est mortel, on se dit qu'on est mortel, mais c'est un peu sur le mode de la dénégation, on se dit : « c'est lui qui est mort, c'est pas moi ». Ça ne dure pas longtemps ces moments de réveil.

Freud écrit qu'il a eu à faire à une patiente qui ne lui livre d'un rêve qu'un seul vestige: le mot **canal**. Il en est pas du tout embarrassé, il note dans une note de bas de page dans *L'interprétation des rêves* que ce mot n'échappera pas à l'interprétation. Ça ne viendrait pas à l'idée de Freud de dire qu'un rêve est trop court et qu'il en veut un plus long. Ça tombe bien pour moi parce que je m'en suis aperçu, il n'y a pas si longtemps que ça, que canal c'est l'anagramme de Lacan. C'est pour ça que je vous en parle moi ici, pour moi c'est un **dire**.

Je tiens justement à cette occasion-là, l'exemple même de ce qu'un mot de la langue ordinaire, un dit, peut être un dire; il suffit de changer l'ordonnance des lettres, c'est ça un anagramme.

Et Ferdinand de Saussure s'est désintéressé de son cours de linguistique générale finalement assez tôt et a passé le reste de sa vie à étudier **les anagrammes** parce qu'ils avaient repéré qu'il se passait quelque chose de très important, là.

Donc cette patiente a élaboré ce rêve à partir des bribes d'un autre rêve où elle était en conversation avec des amis sur le livre de Freud, *Les mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* et - d'ailleurs tous viennent se gargariser avec

les textes de Freud à l'époque, tout le monde se moquait de lui, il le note souvent dans ses rêves - Dans cette conversation avec ses amis, on évoquait le Pas-de-Calais. Alors vous voyez la série:

canal

mot d'esprit

Pas-de-Calais

Ça n'a aucun sens. Ça n'a vraiment pas de sens. Ça n'a pas de sens au sens où c'est un **pas-de-vis**; il va y avoir une version nouvelle qui apparaît là. Alors justement - ne chipotez pas trop là, je fais un petit forçage, mais il faut bien que je parle de quelque chose et comme moi, ça me touche profondément, c'est de mon dire dont je parle évidemment - Eh bien la patiente, grâce à ça, elle peut dire ce qu'elle n'osait pas dire à Freud.

Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas.

Ça c'est un dire parce que ça fait exactement pour nous le partage entre ceux qui croient à l'inconscient et en la psychanalyse, et qui considèrent que c'est sublime; et ceux qui la rejettent et qui la trouve ridicule.

Pourtant, ils ont bien saisi quelque chose ceux qui la trouvent ridicule, ils ont bien saisi que les réponses que fait l'analyste à l'analysant, elles sont spécialement connes, c'est assez bête la psychanalyse, c'est pas du tout des envolées lyriques et les analysants, ils savent bien que c'est de ça dont il s'agit. Ça ne les étonne pas. Et eux qu'est-ce qu'ils font avec ça? Ils font des jeux-de-mots et des effets tuyaux de poêle sans fin. Seulement évidemment, se raconter des blagues

entre copains, c'est une choses, mais quand on est sur le divan, c'est de son **réel** dont il s'agit, ça a donc une tout autre dimension.

Le *canal* si vous voulez, ce terme-là je vous le sors comme ça, une séance chez Lacan ça pouvait être aussi bref que ça. Le temps de dire *canal*, voilà, c'était pas toujours comme ça mais c'était souvent comme ça.

A propos de l'exemple de Freud, on peut saisir que le réel de l'inconscient de sa patiente, celle qui lui dit son désir d'une certaine façon, c'est un désir qui a été anticipé par Freud puisqu'il l'a noté en se disant « après coup, je vais comprendre pourquoi elle a sorti ce terme-là ». Evidement, il peut l'anticiper parce qu'il est l'analyste et c'est à lui que ça s'adresse dans le transfert, c'est pour ça qu'il peut l'attraper, lui. Vu de l'extérieur quand vous racontez ça, les gens se disent « ils se foutent de notre gueule, ceux-là! ». C'est vrai, c'est souvent comme ça quand on fait de la clinique dans des exposés, ils ne comprennent pas que ça nous tient ces choses-là.

Donc moi ça me fait relativement sourire quand j'entends beaucoup de gens dirent - même dans nos milieux - que Freud et Lacan sont dépassés. D'ailleurs il y a eu un exposé comme ça hier, où il y avait quelqu'un qui disait des choses comme ça, qu'il fallait « inventer des choses nouvelles ».

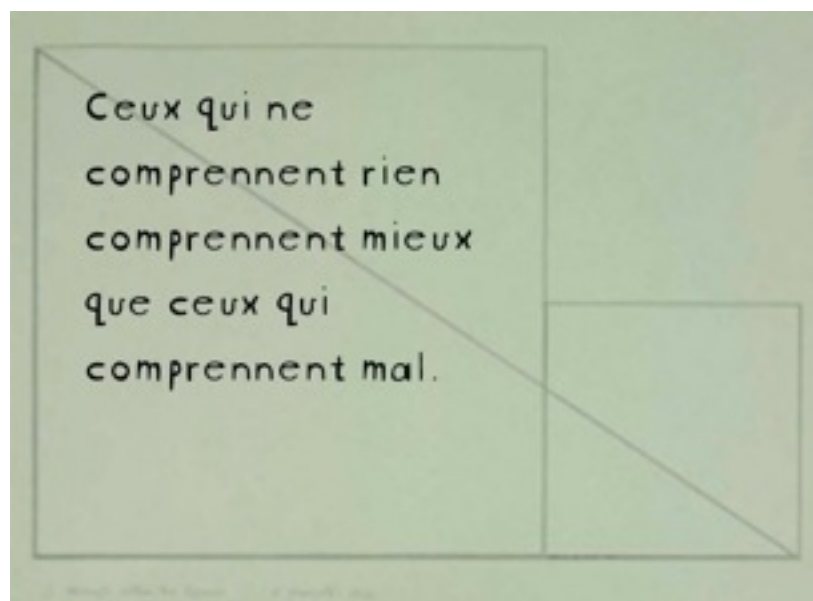
C'est vrai qu'il y a des significations nouvelles mais la structure est toujours la même.

Donc ce qui se montre ici à Freud qui a su attendre c'est que cette patiente accouche d'une parole fondamentale, celle de

la réalisation d'un désir amarré à **une chaîne signifiante** - canal, mot d'esprit, Pas-de-Calais - c'est une chaîne signifiante; c'est à prendre comme ça, et ça produit chez elle **une réalisation de désir** au sens où c'est réalisé par le désir comme on dit « le réalisateur d'un film ».

C'est une réalisation d'être du désir qui se manifeste par une satisfaction du côté du sujet et probablement pour Freud aussi, c'était une satisfaction d'entendre ça. D'entendre ça dans une cure, il y a une satisfaction réciproque quand on a fait une touche de cet ordre-là.

Lacan souligne quand opérant comme ça, Freud, avec une hardiesse qui frise l'audace et même la désinvolture, disait qu'il tenait pour légitime d'éliminer tous les temps pour comprendre, tous les intervalles qui sont entre les dire latents du sujet. C'est-à-dire qu'il annule tous les temps pour comprendre au profit des moments pour conclure qui précipitent la méditation du sujet à décider de l'évènement originel.



Freud était très ouvert, il n'était pas dogmatique vis-à-vis de ses élèves. Ils disaient que ça devait pas être des dogmes et que chaque analyste devait fabriquer son propre outil pour travailler. C'était pareil pour Lacan qui disait « prenez exemple sur moi mais ne m'imitiez pas ». J'essaye de vous présenter non pas son style qui est inimitable comme pour chacun d'ailleurs, mais les raisons de structure pour lesquels il opérait dans sa pratique:

Un renversement dialectique dans le temps de l'analyse.

Alors évidemment, la plupart des gens qui venaient le voir étaient quand même des gens qui étaient très engagés et qui voulaient devenir analystes, qui étaient déjà très engagés dans ce genre de processus, il y avait même des gens qui étaient psychanalystes exerçant et reconnus dans d'autres écoles. Mais il y avait aussi ceux qui venaient d'autres horizons, ce qu'il appelait « le tout-venant »; ce n'est pas un terme péjoratif chez lui, c'était des gens qui venaient en analyse parce qu'ils souffraient. Eh bien, c'était exactement le même régime de travail, le même régime avec quelques petits aménagements qui tenaient compte de la subjectivité de chacun.

Pour lui:

Toute cure est didactique.

Ça a deux sens. C'est didactique parce qu'on y fait la conquête d'un savoir et en même temps on apprend ce savoir, ces deux termes sont en jeu dans la cure, c'est en ce sens que c'est didactique.

Et, il n'y a pas un automate, contrairement à d'autres groupes analytiques qui font la séparation entre *analyse thérapeutique* et *analyse didactique*; l'analyse thérapeutique pour « les malades », on décide au départ, et les didactiques pour ceux qui vont devenir analyste, donc ils sont « normaux » ou guéris par leur première tranche et ils vont devenir analyste. Ce n'est pas un automate pour Lacan. Pour éventuellement devenir analyste, il y a un acte à produire, ce que fondamentalement Lacan appelle:

L'acte analytique.

Ce qui produit l'acte analytique, ce ne sont pas les interventions actantes de l'analyste, c'est l'analysant lui-même qui va advenir comme analyste.

C'est ça l'acte analytique dans sa définition lacanienne la plus stricte. Il accomplit un pas qui va l'amener à définitivement pouvoir un jour occuper la place de l'analyste. C'est-à-dire qu'il accède là où c'était, le désir nouveau qui émerge en lui, un désir inouï, inoubliable, qui va le faire accéder à peut-être un jour exercer la psychanalyse.

C'était ouvert à tout le monde. Quand je parle du « tout-venant » qui souffrait et se considérait comme malade, lui aussi pouvait devenir analyste. Regardez bien les groupes analytiques aujourd'hui : ils se ferment aux tout-venants. Moi je suis dans un groupe où je suis sidéré de penser que pour faire la passe chez nous - qui est quand même une procédure difficile et complexe - elle est réservée qu'aux gens qui auraient fait des analyses avec les AME de l'école, donc déjà des analystes reconnus. Je trouve ça assez grave parce que ça veut dire, ce groupe veut dire: « Les analystes sont chez nous,


ailleurs c'est pas des analystes », et ça se traduit dans les rapports institutionnels entre les gens. Je pense que ça se produit probablement avec l'École de la Cause - bon je suis plus beaucoup au courant de ce qui se passe à l'École de la Cause - mais je trouve que c'est un truc assez grave ça.

Parce que quiconque vient faire une analyse, pourrait un jour devenir analyste si il a le courage ou le fait de structure de commettre l'acte qui va l'amener à devenir analyste:

L'analyste ne s'autorise que de lui-même.

C'est ça la vraie définition de Lacan. C'est pas un type qui dit un beau matin « je mets ma plaque de psychanalyste ». Ça, y'en a plein des comme ça; c'est l'analyste qui s'autorise de son égarement! L'analyste qui s'autorise de lui-même c'est autre chose, c'est un fait de structure.

Donc conquête d'un savoir dans la cure que Lacan désigne comme notre seul lot de savoir qui est à lire et qui à lier dans un lien social.



Apprendre à lire
ne se résume pas
à l'acquisition
d'une compétence
utile à la vie,
apprendre à lire
c'est la vie
elle-même.

Symptôme originaire qui n'est pas dissout, qui est peut-être simplifier dans la cure, pour le différencier des symptômes qui ne sont que des significations du symptôme dont ils se déterminent.

C'est pour ça que quand on nous parle de la « nouvelle clinique », des « nouveaux symptômes » ; ce ne sont que des significations du moment, de la subjectivité du moment, mais :

La structure est toujours là.

C'est pour ça que plus on va vers la déliquescence des liens sociaux, plus on a intérêt à rester de plus en plus rigoureux sur nos positions par rapport à ça, par rapport à la structure, ne pas céder la dessus.

Voilà le déroulement d'une séance : des séquences temporelles qui sont devenues logiques. Y'a d'abord :

L'instant de voir

Premier temps. Au fond c'est le temps de l'intuition et c'est le temps où le sujet consent quand il s'allonge au *choix forcé finalement de dire ce qui lui vient à l'esprit sans préparer à l'avance, sans choisir, sans chercher à comprendre trop vite et sans réfléchir*. Une règle impossible à suivre mais c'est comme ça, c'est le choix forcé auquel il consent et il est préparé à ça dans les entretiens préliminaires, en principe.

Ça peut être le développement d'une phrase, ça peut être l'évocation d'un rêve, ça peut être un ensemble de choses comme ça, ça, c'est l'instant de voir.

On peut dire que c'est le temps d'un instant qui est au fond caractéristique du battement de l'inconscient, de sa pulsation, dans un moment d'ouverture où l'on peut saisir la simultanéité et l'instantanéité des chaînes signifiantes, comme dans le travail du rêve où le sujet dit sans comprendre. C'est un véritable tableau, un fantasme, une fenêtre sur le réel.

Et là justement, dans sa pratique, Lacan en tout cas, c'est comme ça qu'il voyait la chose, il faisait conclusion. Il intervenait dans la hâte, il actait la fonction de la hâte, il formatait la fonction de la hâte, qui est propre à toute décision. C'est-à-dire que la brièveté de la séance n'est pas calculé, elle est précipitée avant le moment de fermeture de l'inconscient, il faut y aller, là, sinon on rate ce coup-là et il faudra attendre une prochaine fois. Donc c'est comme ça que ça se passe et c'est comme ça qu'il opérait:

A l'instant de voir, il répondait par le moment de conclure.

Parce que l'analyste il peut conclure par anticipation sur son analysant. Ce qui émergeait dans les dits du patient - un dire qu'il ne peut pas dire - c'est l'analyste qui lui pointe. C'est pour ça que Lacan parle de:

L'interprétation qui joue de l'équivoque signifiante.

Pour le mot *canal* par exemple, il ne doit pas le rater. Alors, il a cette phrase comme ça, qui est relativement simple, même si au départ elle est complexe:

« Elle doit être preste pour satisfaire à l'entre-prêt de ce qui perdure de perte pure à ce qui ne parie que du père au pire. »

c'est une phrase magnifique, une des dernières phrases de *Télévision*. C'est merveilleux de dire ça. C'était quasiment une improvisation pour lui. Freud disait que c'était comme le saut du lion, il ne saute qu'une seule fois, c'est connu que le lion ne saute qu'une seule fois. Il est tellement lourd que si il attrape pas sa gazelle une première fois, il est foutu. Il faut que sa femelle aille lui chercher une autre gazelle, il ne peut pas faire plus le lion. Alors de quoi s'agit-il ? On joue de **l'équivoque signifiante**, ça a deux effets:

⇒ Ça a d'abord un **effet de déchiffrement du sens**, ça donne un sens nouveau, le fameux **pas-de-vis**, qui est relativement calculable dans le cours d'un discours;

⇒ Ça produit aussi **un effet de jouissance**, qui est absolument incalculable.

Donc quand un analyste intervient, il peut avoir des effets de sens, mais il ne sait pas ce que ça va produire, c'est la suite qui va lui confirmer si ça marche ou pas. C'est une des raisons pour lesquelles, il faut qu'il y ait des séquences.

Il y a une dimension de surprise et aussi de ravissement quand même qui est essentielle à pointer, de sorte qu'on ne peut pas parler de séances courtes mais peut-être plutôt de séances où le sujet est pris de court quant à la signification de ce qu'il avait à dire, c'est-à-dire qu'à la place de ce qu'il voulait dire, il s'entend dire autre chose.

Ça, on l'entend tout le temps dans les cures, les analysants vous disent « je n'arrive pas à dire ce que j'ai à dire! »; et puis quand vous pointez un truc, un mot qu'ils ont sorti: « oui, c'est ça que je voulais dire! C'est ça! »

Ça n'a aucun sens, mais c'est ça.

Autrement dit, l'analysant vient dans le **transfert** - dont je vous rappelle qu'il a une phase d'amour vrai - il vient au rendez-vous de l'analyste qui n'est jamais là où on l'attend, son intervention est un acte qui ne peut pas être n'importe lequel parce que justement il est appelé, aspiré par le discours de l'analysant, qui justement met en jeu, c'est une aspiration :

Le désir de l'analyste

Et c'est sur ce désir que la cure se règle.

Donc l'intervention de l'analyste, qu'il s'agisse d'interprétations, de scansion suspensives, qu'il s'agisse de ponctuations, qu'il s'agisse d'interruptions des séances, ce sont des **coupures**. Des coupures qui n'opèrent pas au même niveau puisque ça peut jouer :

⇨ Sur le texte,

⇨ Sur le réel,

⇨ Dans l'imaginaire.

On arrête par exemple un récit qui est commencé d'une façon signifiante et qui est allé se perdre dans des significations sans fin, ça abrase l'imaginaire du sujet, ça le ramène au *dit* si vous voulez - ça a un **effet de sujet**:

Le sujet c'est l'infante dont se définit le réel, dit Lacan.

Il est représenté par un signifiant pour un autre signifiant dans un enchaînement qui va être suspendu au moment du dire qui est une contingence.

On s'y met à deux, justement, l'analyste et l'analysant, un *dire* de la vérité qui ek-siste, comme je vous l'avais dit au départ, au *dit*. Une touche de l'inconscient, ce fameux *inconscient inter-dit*, jamais levé, de telle sorte que ça peut quand même dans ces moments-là, cesser de ne pas s'écrire.

Ça peut écrire un petit bout de réel. Le réel dit la vérité mais il ne parle pas, il lui faut une voies pour ek-sister comme le dit Lacan, au dit du sujet.

Donc l'interprétation joue de l'équivoque signifiante, propriété de toute langue - son « cristal » dit Lacan - elle porte sur une énonciation du sujet, de son dit. Elle concerne un savoir inconscient qui paradoxalement est un savoir sans sujet, puisque c'est un savoir dans le réel, et ce savoir inconscient, Lacan le définit comme étant **une connexion de signifiants**; ça n'a rien à voir avec la connaissance qui est plutôt une accumulation d'informations et qui n'est pas du tout du même registre. Dans la connaissance il y a de la communication, mais dans le savoir inconscient, ça se joue qu'à ce niveau-là et ça se joue dans la singularité de chacun.

Il n'empêche que ça a des **effets de sens** malgré tout, donc des **effets de sujets** justement qui sont exigibles de la psychanalyse, parce que si les mots n'avait pas de portée dans notre pratique, la psychanalyse serait du chiquet. Seulement s'il y a un **déchiffrage du sujet de l'inconscient...** la formulation de « sujet de l'inconscient » il faut faire très attention à ce que ça veut dire:

Dans l'inconscient il n'y a pas de sujet,
il n'y a que du savoir.

Le sujet, c'est celui qu'on déchiffre quand on fait une analyse, on déchiffre **le sujet du signifiant**. Donc ça porte d'une part sur le déchiffrage du sujet, et sur ce que Lacan appelle **un chiffrage de la jouissance**. De ruineuse qu'elle était la jouissance du symptôme dans laquelle on est engluée et qui très difficile à contrer, on passe à ce que Lacan appelle :

La j'ouïe sens

Qu'il écrit en deux mots, avec un trait-d'union. Enfin, j'entend un sens, ça a du sens ce que je dis. Il en résulte une subversion du sujet dans la dialectique de son désir. Le sujet va advenir là où il était, divisé :

⇨ entre son **être de signifiants** \$, manque à être;

⇨ et son **être de jouissance** objet petit *a*, plus de jouir comme une perte de jouissance.

Reste le temps pour comprendre qui peut l'occuper le reste de son âge parce qu'il ne suffit pas de devenir analyste, encore faut-il apprendre à le rester.
